Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

39 | 2018

Résister au Moyen Âge

Introduction

Adrien Carbonnet, Anh Thy Nguyen et David Dominé-Cohn

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4971>

DOI : 10.4000/questes.4971

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 13 juillet 2018

Pagination : 9-27

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Adrien Carbonnet, Anh Thy Nguyen et David Dominé-Cohn, « Introduction », *Questes* [En ligne], 39 | 2018, mis en ligne le 30 juillet 2018, consulté le 11 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4971> ; DOI : 10.4000/questes.4971

Résister au Moyen Âge

Introduction

Adrien CARBONNET, Sorbonne Université/Centre Roland Mousnier

Anh Thy NGUYEN, F.R.S.-FNRS/Université catholique de Louvain

David DOMINÉ-COHN, EHESS

Et par tout le monde [la mort] couroit
Tout tuoit et tout acouroit,
Quanqu'il li venoit a l'encontre,
N'on ne pooit resister contre.
Et briefment tant en acoura,
Tant en occist et devoura,
Que tous les jours a grans monciaus
Trouvoit on dames, jovenciaus,
Juenes, viels et de toutes guises¹.

Face à la mort noire, il n'est point de résistance possible. Dans cette description de la grande peste, Guillaume de Machaut utilise le verbe « résister » pour tirer avantage de toute sa richesse sémantique : résistance vaine des corps contre la maladie ou résistance face au quatrième cavalier de l'apocalypse qui tue tout sur son passage et « dévore » l'ensemble des strates de la société.

¹ Guillaume de Machaut, *Le Jugement dou Roy de Navarre contre le jugement dou Roy de Behaingne*, éd. Ernest Hoepffner, *Œuvres*, Paris, Firmin-Didot, 1908, t. 1, p. 149–150, v. 363–371. Nous soulignons ici le terme « résister » et ses dérivés ainsi que dans les autres citations de l'article.

La résistance est également comprise ici comme le principe physique fondamental de l'opposition d'une force face à une autre qui lui serait contraire². C'est là d'ailleurs que réside le sens premier du verbe « résister », que le moyen français emprunte au latin. Résister, resistere (construit à partir du verbe stare, « se tenir debout, se tenir immobile »), c'est ainsi « tenir tête à, faire face à ». Le verbe s'enrichit sémantiquement au cours du XIV^e siècle, où son usage se développe, y compris sous sa forme substantivée (resistance ; resistement). Il désigne l'opposition, la défense à l'encontre de quelqu'un ou de quelque chose, face à la maladie par exemple, tels les enfants de moins de sept ans, qui, selon Olivier de la Haye, « sont moistes et chalereux /En sont mains prestz et vigoureux /À faire bonne résistance /Contre le mal de pestillence³ ». Comme le souligne Nicole Oresme, résister signifie aussi se défendre face à la tentation : « Car concupiscence absorbe et lie raison, se la personne ne a bonne sollicitude et grant diligence de prendre la proposicion singuliere souz l'universele de raison et de la maintenir en sa pensee en resistant a concupiscence forciblement⁴ ». Enfin, résister se comprend comme une défense face à l'ennemi, à l'exemple du duc de Bourgogne qui « fist son povoir de ralier ses gens pour resister à la fureur desdiz Suixes⁵ ».

Cette richesse sémantique que revêt le terme de résistance en moyen français se retrouve également dans le français moderne. Le

² Nous renvoyons aux définitions du Dictionnaire du Moyen Français (1330–1500) (DMF), ATILF – CNRS et Université de Lorraine, [en ligne], <http://www.atilf.fr/dmf> (consulté le 9 janvier 2017), s. v. resistance ; resister ; resistement ; resistant ; resisteur.

³ Olivier de La Haye, Poème sur la grande peste de 1348, éd. Georges Guigue, Lyon, H. Georg, 1888, p. 59, v. 1152–1155.

⁴ Nicole Oresme, Le Livre de Ethiques d'Aristote, published from the MS. 2902, Bibliothèque royale de Belgique, éd. Albert Douglas Menut, New York, G. E. Stechert, 1940, p. 374.

⁵ Jean de Roye, Journal, connu sous le nom de Chronique scandaleuse, éd. Bernard de Mandrot, Paris, Renouard, 1896, t. 2, p. 8.

dictionnaire Littré définit le terme d'un point de vue physique comme une « qualité par laquelle un corps résiste à l'action d'un autre corps », ajoutant comme emploi figuré la « défense contre ce qui est comparé à un assaillant⁶ ». Nous nous situons ici au cœur de la notion : résister revient à se défendre contre ce qui est considéré comme une agression. Par ailleurs, le terme a acquis en français moderne une coloration politique indéniable, notamment depuis la Seconde Guerre mondiale⁷.

S'intéresser à la résistance nous conduit dès lors à nous pencher sur les moyens d'opposition dont disposaient les hommes du Moyen Âge. La résistance, ou plus justement les résistances, désigne un ou des mouvements d'opposition à l'égard d'une autre force (une maladie, un envahisseur, un adversaire intellectuel), pouvant affecter différents domaines tels que l'histoire sociale, politique ou religieuse, la production littéraire, la philosophie, l'art, le droit. Ainsi, les mots résistance, résistants, résister, leur polysémie et la réalité complexe des situations qu'ils qualifient au sein des sources méritent amplement d'être interrogés.

Penser et écrire la résistance

Durant tout le Moyen Âge, une tradition de la pensée politique traitant de l'exercice du pouvoir et, par conséquent, de la résistance au pouvoir, existe et est articulée notamment autour de Thomas d'Aquin. Trois principales questions fondent cette pensée : « Quel est le régime préférable : celui exercé par l'homme le meilleur ou celui dans lequel les meilleures lois règnent ? » ; « Quel est le régime le plus

⁶ Claude Blum (dir.), *Le nouveau Littré*, Paris, Garnier, 2007, p. 1622–1623.

⁷ Le nouveau Littré donne parmi les emplois du terme la « rébellion contre les agents de l'autorité » et le « mouvement d'opposition et d'action clandestine du peuple français pour lutter contre l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Ibid.*

convenable : celui d'un seul homme ou celui de plusieurs personnes ? » ; enfin, « Quelle est la méthode la plus utile pour pourvoir à l'office suprême : l'élection ou l'adoption du droit héréditaire⁸ ? ».

Dans ce contexte, dès le XIII^e siècle, les hommes du Moyen Âge nourrissent un intérêt renouvelé pour les œuvres d'Aristote, en particulier sa *Politique*, dont vont s'inspirer fortement Raoul de Presles et Nicolas Oresme dans leurs nombreux écrits, Gilles de Rome dans son *De regimine principum*, Jean de Salisbury dans son *Policraticus* ou encore Philippe de Mézières dans son *Songe du Vieil Pèlerin*⁹. Ces textes participent pleinement à la tradition éthico-politique des miroirs aux princes. Leurs auteurs rédigent des manuels de gouvernement – tantôt théoriques, tantôt plus pratiques – qui dépeignent la représentation idéale du prince et, partant, appellent à la résistance contre la domination du roi-tyran.

Le champ politique se voit également investi par les poètes. Se développe ainsi à partir du XIV^e siècle une poésie d'actualité avec des auteurs comme Guillaume de Machaut et Eustache Deschamps qui s'insurgent contre les maux que subit le royaume de France (guerres, troubles, famines, maladies). Amorcée préalablement par Rutebeuf dès le milieu du XIII^e siècle, la question de l'engagement du poète se fait jour au XIV^e siècle. Le lyrisme est alors investi comme moyen et lieu de revendication, comme arme privilégiée de la résistance contre l'abus de pouvoir, contre l'oppression ou contre la censure par les autorités

⁸ Molnár Péter, « Saint Thomas d'Aquin et les traditions de la pensée politique », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 1/2002, t. 69, p. 67–113.

⁹ Voir Dominique Boutet et Armand Strubel, *Littérature, politique et société dans la France du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1979 ; Jacques Krynen, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380–1440). Étude de la littérature politique du temps*, Paris, A. et J. Picard, 1981.

(religieuses ou séculières)¹⁰. La contribution de Sung-Wook Moon autour de « Rutebeuf ou la fabrique d'une poésie de résistance dans la crise universitaire (1254–1259) » en constitue une parfaite illustration.

À la fin du Moyen Âge, de nombreux auteurs se livrent ainsi à une réflexion politique et morale autour de la question du pouvoir, et bon nombre de leurs œuvres prennent la forme d'une critique curiale et sociale. Le Roman de Fauvel, la Chronique du Religieux de Saint-Denis, le Jouvencel de Jean de Bueil, ainsi que certains écrits d'Eustache Deschamps, d'Alain Chartier ou de Christine de Pizan peuvent être rangés dans cette mouvance de la critique de cour : ils illustrent la résistance aristocratique au pouvoir royal et soulignent la décadence de l'idéal curial¹¹. Plus tardivement, à la fin du XV^e siècle, l'Abuzé en court par un anonyme, le Doctrinal du temps présent de Pierre Michault et le Séjour d'Honneur d'Octavien de Saint-Gelais entreprennent une critique théologico-morale de la *vita curialis* et des manquements des nobles à leur rang et à leurs devoirs¹². Quant à la critique sociale, l'un des textes les plus représentatifs est sans doute le Quadrilogue invectif rédigé par Alain Chartier en 1422 après le traité de Troyes. Dans cette œuvre, dont la renommée et l'intérêt ne sont plus à démontrer, les trois états prennent la parole tour à tour et de façon allégorique pour crier leur révolte : le Chevalier souligne son affliction de voir une France endeuillée, le Peuple manifeste son désespoir devant tant de misère, et le Clergé expose les

¹⁰ Voir à cet égard Daniel Poirion, *Le poète et le prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Genève, Slatkine, 1978, en particulier p. 141–270.

¹¹ Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l'aube des Temps Modernes*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 2002, chap. II : « Le poète dans le champ politique », p. 33–58 ; chap. III : « La Cour en question », p. 59–83 ; Jacques Lemaire, *Les visions de la vie de cour dans la littérature française de la fin du Moyen Âge*, Bruxelles/Paris, Palais des Académies/Éditions Klincksieck, 1994, p. 112–183.

¹² Ibid., p. 285 et sq.

conditions d'un redressement national¹³. La résistance s'opère donc à l'encontre de la cupidité, de l'ambition et de l'orgueil, non pas seulement d'un unique protagoniste, mais de l'ensemble des classes de la société.

Une résistance – politique et littéraire – tout aussi active et frénétique peut être trouvée chez Christine de Pizan. Sa production écrite présente un caractère incontestablement politique et contient une dimension de revendication plus que manifeste¹⁴. Elle n'hésite d'ailleurs jamais à apostropher directement les puissants, par ailleurs généralement bien identifiés, comme dans le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V* qui est rédigé en 1404 et s'inscrit dans la tradition des miroirs ; en 1410, elle adresse aux princes des partis armagnac et bourguignon une Lamentation sur les maux de la guerre civile dans laquelle elle s'élève virulemment contre cette lutte fratricide ; elle rédige

¹³ Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l'aube des Temps Modernes*, op. cit., chap. II : « Le poète dans le champ politique », p. 33–58 ; Michel Zink, *Littérature française du Moyen Âge*, Paris, PUF, 2004, p. 313.

¹⁴ Voir notamment les travaux suivants : Heather Arden, « Women's History and the Rhetoric of Persuasion in Christine de Pizan's *Cité des dames* », dans *Le moyen français*, n° 39–41, 1997, p. 7–17 ; Christine de Pizan 2000. *Studies of Christine de Pizan in Honour of Angus J. Kennedy*, dir. John Campbell et Nadia Margolis, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, coll. « Faux Titre », 2000 ; Une femme de lettres au Moyen Âge. *Études autour de Christine de Pizan*, dir. Liliane Dulac et Bernard Ribémont, Orléans, Paradigme, coll. « Medievalia », 1995 ; Liliane Dulac, « Un poème de combat : le Ditié de Jehanne d'Arc de Christine de Pizan (juillet 1429) », *Synergies-Inde* n° 2. *Aux sources du dialogue des cultures. Regards croisés sur le Moyen Âge en France et en Inde. Hommage au professeur Jean Dufournet*, éd. Vidya Vencatesan, Mumbai, 2007, p. 81–95 ; Angus J. Kennedy et James Steel, « L'esprit et l'épée ou la résistance au féminin : Christine de Pizan, Jeanne d'Arc et Édith Thomas », *Une femme de lettres au Moyen Âge*, op. cit., p. 495–508 ; Angus J. Kennedy, « The Education of "The good prince": Repetition and Variation in the *Livre du corps de policie* and the *Livre de paix* », « *Contez me tout* ». *Mélanges Herman Braet*, éd. Catherine Bel, Pascale Dumont et Frank Willaert, Leuven, Peeters, 2006, p. 507–525 ; Monique Nideroest, « Violence et autorité dans la *Cité des dames* de Christine de Pizan », dans *Au champ des escriptures. III^e Colloque international sur Christine de Pizan*, Lausanne, 18–22 juillet 1998, éd. Eric Hicks, Diego Gonzalez et Philippe Simon, Paris, Champion, 2000, p. 399–410 ; Margarete Zimmermann, « *Vox femina, vox politica : the Lamentacion sur les maux de la France* », *Politics, Gender and Genre : The Political Thought of Christine de Pizan*, éd. Margaret Brabant, Boulder, Westview Press, 1992, p. 113–127.

entre 1412 et 1413 le Livre de la paix dédié au dauphin Louis de Guyenne qui constitue un véritable manuel de gouvernement et un appel à faire cesser les maux du royaume ; en 1429, elle rédige le Ditié de *Jehanne d'Arc* au sein duquel elle glorifie les actions de Jeanne, milite pour la paix mais manifeste surtout sa colère à l'égard du roi de France en lui reprochant son goût pour les armes et en lui recommandant d'adopter une conduite digne des grands rois afin de répondre aux devoirs que lui assigne sa fonction. Une autre forme de la résistance au pouvoir est également perceptible chez Christine de Pizan ; il s'agit d'une résistance, ou devrions-nous plutôt dire une revendication à un droit de résistance, à l'égard de la suprématie des hommes dans les arts et les lettres, au profit d'une reconnaissance de la parole féminine : *l'Épître Othéa* rédigé vers 1400 ou la *Cité des Dames* vers 1405 en constituent des illustrations.

Les textes d'Eustache Deschamps, d'Alain Chartier ou de Christine de Pizan nourrissent également l'idée d'une patrie commune et donnent lieu à un mouvement de résistance « national » face à l'ennemi-envahisseur, généralement représenté par l'Anglais dans le contexte de la guerre de Cent ans¹⁵. Ces poètes ne résistent pas par les armes, mais par la plume : ils dénoncent les atrocités commises par les hommes d'armes et appellent à l'action collective pour propager un idéal de paix.

D'autres textes de résistance se situent à mi-chemin entre le registre du politique et du religieux. Par exemple, le *Songe du Vergier*, rédigé vers 1375 (après les trêves de Bruges), constitue un dialogue en prose entre un chevalier et un clerc autour des prérogatives du pape et du

¹⁵ Dominique Boutet et Armand Strubel, *Littérature, politique et société dans la France du Moyen Âge*, op. cit., p. 169 ; Wilfrid Besnardeau, « La représentation des Anglais dans le Ditié de Jehanne d'Arc de Christine de Pizan », *Desireuse de plus avant enquerre... Actes du VI^e Colloque international sur Christine de Pizan* (Paris, 20–24 juillet 2006). Volume en hommage à James Laidlaw, éd. Liliane Dulac, Anne Paupert, Christine Reno et Bernard Ribémont, Paris, Champion, 2008, p. 45–56.

roi de France. Le texte aborde aussi la question du bon gouvernement, de l'éducation des princes, du choix de leurs conseillers, des impôts, des guerres¹⁶. Comme en témoigne la contribution de Lucie Jollivet sur « La résistance du milieu humaniste français à la Justification de Jean Petit et à sa diffusion, 1408–1435 », une autre illustration de la résistance peut être trouvée dans le discours de la Justification de Jean Petit tenu en 1407 et visant à justifier un acte de tyrannicide, en l'occurrence le meurtre de Louis d'Orléans orchestré par le duc de Bourgogne Jean sans Peur.

Ainsi, la littérature, et en particulier la littérature de circonstance, constitue un réceptacle privilégié de la résistance des esprits¹⁷.

La résistance à l'ombre de la révolte

Les médiévistes – les historiens en particulier – se sont surtout attachés à étudier les formes armées et collectives de la résistance au pouvoir (qu'il soit représenté par un seigneur local, l'Église ou l'« État »). Par conséquent, c'est surtout à l'ombre des travaux consacrés aux révoltes médiévales que nous sommes susceptibles de trouver des études portant sur les formes de résistance au Moyen Âge. La bibliographie consacrée aux révoltes médiévales est conséquente depuis l'ouvrage fondateur de Michel Mollat et Philippe Wolff, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi*, paru en 1970¹⁸. Les auteurs de ce livre majeur entreprennent une synthèse du grand mouvement de révoltes qui parcourt l'Europe occidentale aux XIV^e et XV^e siècles. Ces révoltes, sans éliminer les éléments conjoncturels comme la peste, s'expliquent essentiellement

¹⁶ Michel Zink, *Littérature française du Moyen Âge*, op. cit., p. 311.

¹⁷ Voir Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l'aube des Temps Modernes*, op. cit.

¹⁸ Michel Mollat du Jourdin et Philippe Wolff, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi. Les révolutions populaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Calmann-Lévy, 1970.

par l'expansion puis par la récession économique qui ont entraîné un « véritable processus de fission sociale¹⁹ ». Les troubles populaires sont alors compris comme des moyens de résister à la domination seigneuriale, à celle de la communauté urbaine ou à l'État.

Cette démarche de synthèse se retrouve également chez Guy Fourquin qui, en 1972, a surtout réfléchi à la définition même du « soulèvement populaire », à propos duquel il souligne la prépondérance des élites sociales²⁰. Plus récemment, Samuel Cohn, dans son ouvrage *Lust for Liberty. The Politics of Social Revolt in Medieval Europe*, voit dans les révoltes médiévales un commun « appétit pour la liberté²¹ ».

Malgré tout, ces synthèses ont leurs limites²². En effet, si toute tentative de recension exhaustive des révoltes médiévales pose d'importants problèmes de sources, leur appréhension apparaît plus encore vouée à l'échec. La résistance armée et collective ne se laisse pas approcher aisément : nous sommes tributaires des sources, émises presque sans exception par des individus ou des institutions opposés à la révolte elle-même. En outre, il est difficile de savoir à partir de quel seuil une simple émotion populaire devient un véritable soulèvement, et, à l'inverse, certains mouvements, qualifiés de révoltes, se sont parfois déroulés sans effusion de sang²³. Par ailleurs, l'approche synthétique de ces grandes rébellions médiévales présente un autre biais, celui de

¹⁹ Ibid., p. 274.

²⁰ Guy Fourquin, *Les soulèvements populaires au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1972.

²¹ Samuel Cohn, *Lust for Liberty. The Politics of Social Revolt in Medieval Europe, 1200–1425*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 2006, p. 228–242.

²² Monique Bourin, « Révoltes dans la France du XIV^e siècle : traditions historiographiques et nouvelles recherches », dans *Rivolte urbana e rivolta contadina nell'Europa del Trecento : un confronto*, Florence, Firenze University Press, 2008, p. 50–51.

²³ Bernard Chevalier, *Les bonnes villes de France du XIV^e au XVI^e siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, p. 300–302 ; voir également du même auteur sur le sujet, « Corporations, conflits politiques et paix sociale en France aux XIV^e et XV^e siècles », *Revue historique*, n° 268, 1982, p. 18–44.

masquer les spécificités de chacune de ces luttes armées et de nous éloigner des autres formes de résistance, plus passives ou latentes.

Les efforts historiographiques de synthèse pour donner une explication globale des résistances et des révoltes en Europe occidentale ont toujours reposé sur des grands récits : par exemple, celui de la revendication de la liberté moderne ou encore de la révolte des classes populaires. Or l'historiographie récente, en particulier celle concernant les Pays-Bas, invite à complexifier ces grands récits. Celle-ci a bien mis en avant « la grande tradition » de révolte par des villes comme Bruges, Gand, Bruxelles, Dinant ou Liège contre le pouvoir des ducs de Bourgogne²⁴. Parallèlement, ces mêmes historiens, derrière Marc Boone, ont également souligné l'existence d'une « petite tradition » de révoltes²⁵, qui ne sont pas seulement tournées contre le pouvoir ducal, mais également contre les élites locales²⁶.

De manière générale, la révolte armée n'est que la forme la plus visible de la résistance au pouvoir. À partir de l'exemple du Tuchinat du Languedoc de la fin du XIV^e siècle, Vincent Challet a pu révéler toute la complexité de la révolte médiévale²⁷. Les Tuchins forment une véritable

²⁴ Wim Blockmans, « Alternatives to Monarchial Centralization : the Great Tradition of Revolt in Flanders and Brabant », *Republiken und Reubuplikanismus im Europa der Frühen Neuzeit*, dir. Helmut Georg Koenigsberger, Munich, R. Oldenbourg, 1988, p. 145–154.

²⁵ Marc Boone et Maarten Prak, « Rulers, Patricians and Burghers : the Great and the Little Traditions of Urban Revolt in the Low Countries », *A Miracle Mirrored. The Dutch Republic in European Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 99–134 ; voir également les travaux de Jan Dumolyn et Jelle Haemers, « Patterns of Urban Rebellion in Medieval Flanders », *Journal of Medieval History*, n° 31, 2005, p. 369–393.

²⁶ Ce point est également souligné par R. Hilton, pour qui les révoltes doivent être étudiées avec précision à l'échelle locale pour en mesurer toute la complexité sociale : Rodney Hilton, « Révoltes rurales et révoltes urbaines au Moyen Âge », *Révolte et société. Actes du IV^e colloque d'Histoire au Présent*, Paris, Histoire au Présent/Publications de la Sorbonne, 1989, vol. 2, p. 25–33.

²⁷ Voir notamment Vincent Challet, « La révolte des Tuchins : banditisme social ou sociabilité villageoise ? », *Médiévales*, n° 34, Hommes de pouvoir : individu et

« sociabilité villageoise », en lien avec les élites urbaines, qui résistent à la fois aux déprédations des routiers dans le contexte de la guerre de Cent Ans et aux prélèvements fiscaux de la royauté. L'historien souligne également que « la rébellion n'est jamais que l'une des possibilités offertes aux communautés paysannes pour entrer dans le champ politique et qu'elle doit être replacée au sein d'un long processus susceptible de faire intervenir la formulation de doléances ou l'appel à la justice royale²⁸ ».

La contestation peut trouver d'autres voies. C'est le cas à Venise où, derrière le calme apparent de la cité lagunaire, le détournement des rituels de la ville par des populations marginales devient un moyen de résistance et de contestation face à l'idéologie des dominants²⁹. Résister ne signifie pas seulement se rebeller ou se révolter, mais peut également se traduire par un comportement subversif ou par un désordre qui remet en cause l'ordre établi³⁰.

politique au temps de Saint Louis, 1998, p. 101–112 ; Id., « Peuples et élites. Stratégies sociales et manipulations politiques dans les révoltes paysannes (France, XIV^e–XV^e siècle) », *Parisher Historische Studien*, n° 87, 2007, p. 213–228.

²⁸ Ibid., p. 215.

²⁹ Élisabeth Crouzet-Pavan, « Dynamiques de langages. Pour une relecture du système rituel vénitien », dans *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, dir. Gilles Bertrand et Ilaria Taddei, Rome, École française de Rome, 2008, p. 95–115 ; plus généralement, sur le détournement des rituels, voir Philippe Buc, *Dangereux rituel. De l'histoire médiévale aux sciences sociales*, Paris, PUF, 2003.

³⁰ Au XIV^e siècle, Bartole de Sassoferrato, dans son commentaire de la constitution *Qui sint rebelles* de l'empereur Henri VII, elle-même incorporée dans le *Corpus iuris civilis*, met sur le même plan la résistance au pouvoir impérial et la rébellion (même s'il reconnaît un droit de résistance face à un gouvernement injuste). Toutefois, pour Bartole, « *rebellare idem est quod resistere* » : s'opposer au pouvoir impérial passe également par une résistance non armée, en l'occurrence la simple désobéissance, qui est considérée par le juriste au même titre que la révolte. Sur ce point, voir Diego Quaglioni, « « *Rebellare idem est quam resistere*. » Obéissance et résistance dans les gloses de Bartole à la constitution « *Quoniam nuper* » d'Henri VII (1355) », dans *Le droit de résistance, XII^e–XX^e siècle*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 1999, p. 35–46.

La « mise en intrigue » de la résistance

Approcher, décrire, comprendre la résistance au Moyen Âge revient à reconnaître les situations de crise de l'ordre, de désordre, et à en faire des objets d'étude dans la mesure où la résistance s'exerce contre l'ordre ou du moins ce qui entend l'être. Cela implique alors de sortir de l'ordre pour dresser une histoire qui passe par celle des émotions, des sentiments individuels ou groupusculaires, et plus seulement des grands gestes politiques³¹. La question de la résistance renvoie par conséquent à une question de perspective et d'échelle : celles des petites gens et de ce qui apparaît a priori comme anecdotique. Depuis le charivari jusqu'aux révoltes des boules de neige, comme à Murano dans la République de Venise en 1511, il suffit alors de penser à l'ensemble du répertoire de gestes contestataires du Moyen Âge aux Temps modernes dressé au sein de l'ouvrage collectif dirigé par Gilles Lecuppre³². Par ce changement d'échelle et par ce décentrement du regard, les historiens s'attaquent à quelque chose de subversif : la désobéissance, la contestation, la résistance le sont par nature et elles teintent alors – aussi – l'écriture de l'histoire de la subversivité de leur objet. Ainsi, il devient nécessaire de considérer les enjeux et les conséquences de cette entreprise³³.

La tension entre grands récits européens de la construction des pouvoirs politiques et études locales des résistances permet de se rendre compte de la difficulté à appréhender la résistance comme objet d'étude. En effet, les chercheurs le font bien souvent de haut et avec la distance du

³¹ Gilles Lecuppre, *L'imposture politique au Moyen Âge. La seconde vie des rois*, Paris, PUF, 2005, p. 290 et, de manière plus générale, Damien Boquet et Piroška Nagy, *Sensible Moyen Âge. Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval*, Paris, Éditions du Seuil, 2012.

³² Claire Judde de Larivière, *La révolte des boules de neige. Murano face à Venise, 1511*, Paris, Fayard, 2014, p. 21–22 ; *La contestation. Moyen Âge et Temps modernes*, dir. Gilles Lecuppre, Paris, Kimé, 2016.

³³ Gilles Lecuppre, *L'imposture politique au Moyen Âge*, op. cit., p. 254.

temps, mais aussi avec le filtre des sources, particulièrement celui des archives et des archivistes qui les ont conservées et transmises jusqu'à nous. À cet égard, la contribution de Rémy Roques sur « Résister au pouvoir royal dans l'Auvergne du XIII^e siècle » envisage les difficultés méthodologiques liées au régime documentaire médiéval et souligne dans quelle mesure ces filtres déterminent profondément notre manière de construire les objets du discours historique. Ainsi, le processus même de la transmission est aussi celui de la sélection des sources, qui lui-même s'accompagne de la construction des points de vue. Or, dans l'appréhension des faits de résistance, le point de vue est une question centrale dans la mesure où ces résistances se font au travers, en parallèle ou encore contre des pouvoirs politiques ou religieux. Les récits des résistances incorporent difficilement la perspective des vaincus. Rendre compte des visions des acteurs d'une résistance ou d'une rébellion, au travers des sources laissées par les vainqueurs, suppose de se confronter à ce que Nathan Wachtel a décrit comme un « émiettement de l'histoire et des cultures³⁴ ».

L'analyse, par Franck Mercier, de la répression d'une vague de sorcellerie à Arras et dans sa région entre 1459 et 1460 met en évidence la manière dont une résistance à l'Église devient une résistance au prince, appelant dès lors une répression politique qui s'ajoute à une répression religieuse contre une hérésie³⁵. D'ailleurs, la qualification d'hérésie et, partant, de résistance, est ce qui permet le déclenchement, au-delà d'une action ecclésiastique, d'une intervention du duc de Bourgogne comme

³⁴ Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole* [1971], Paris, Gallimard, 2004, p. 25.

³⁵ Franck Mercier, *La Vauderie d'Arras. Une chasse aux sorcières à l'Automne du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

prince gouvernant la ville par-dessus les autorités locales et religieuses³⁶, puisque la lèse-majesté divine que constitue le refus de la religion chrétienne est aussi un crime de lèse-majesté des princes chrétiens³⁷. Par ailleurs, la contribution d'Alexandra Laliberté de Gagné portant sur les « Prêtres, métropolites et patriarches de la Roumélie : une résistance orthodoxe au pouvoir ottoman (XV^e–XVII^e siècle) » traite, elle, du rôle des acteurs religieux dans les mouvements de résistance contre le pouvoir ottoman en place. La qualification du refus, de la rébellion et donc de la résistance est, dès lors, à mettre en relation avec les pouvoirs rencontrés qui se saisissent souvent de ces épisodes de tension pour se réaffirmer alors même qu'ils ne sont pas nécessairement visés. L'effet sur les sources est alors non négligeable dans la mesure où, dans la plupart des cas médiévaux, ce sont les pouvoirs contestés par les résistances qui racontent dans les actes administratifs et judiciaires mais aussi dans les chroniques historiques leur vision des faits.

L'historiographie des processus de construction des pouvoirs princiers mobilise régulièrement la notion de résistance qui devient alors pour les historiens un motif pour penser les forces nouvelles au travail dans les structures sociales et politiques antérieures. Ainsi, les comportements de l'élite nobiliaire normande face aux transformations du pouvoir ducal sont analysés au prisme de sa résistance pour s'étonner de l'absence de celle-ci lors de l'arrivée des capétiens à la tête du duché de Normandie en 1204, comme si l'accroissement ou le changement de pouvoir devait nécessairement impliquer une résistance³⁸. Dans le discours des historiens, cette dernière apparaît avant tout comme

³⁶ Sur ce point, voir Wim Blockmans, « La répression de révoltes urbaines comme méthode de centralisation dans les Pays-Bas bourguignons », *Publications du Centre Européen d'Etudes Bourguignonnes*, n° 28, 1988, p. 5–9.

³⁷ Franck Mercier, *La Vauderie d'Arras*, op. cit., p. 161.

³⁸ Maïté Billoré, *De gré ou de force. L'aristocratie normande et ses ducs (1150–1359)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 21.

l'obstacle face à ce qui doit advenir. Dans ce cadre historiographique, la résistance devient difficilement pensable en dehors d'un récit qui se trouve être le plus souvent celui du progrès.

L'histoire de l'hérésie montre le passage d'un travail de qualification des faits à une opération de maintien et d'instauration de l'ordre³⁹. Comme à Arras l'enjeu de la qualification et, par conséquent, de la production du récit est constitué par le fait d'envisager la résistance comme une manifestation minoritaire. Tributaires des sources produites par des acteurs de pouvoir, les chercheurs ont développé à partir des années 1960 un intérêt croissant pour les marges des sociétés médiévales et modernes et ont mis en œuvre des moyens obliques pour atteindre ces formes de résistance. C'est ainsi que le changement d'échelle et la réduction à une singularité individuelle, outils méthodologiques employés par Carlo Ginzburg, ont permis d'aller plus avant dans l'histoire des formes de résistance. En étudiant la vie d'un meunier du Frioul, Domenico Scandella, dit Menocchio, qui a vécu au début de la période moderne, Carlo Ginzburg rend compte des modalités de construction par l'Église d'une norme de lecture des textes à caractère religieux circulants en Italie du Nord dans le contexte de la Réforme mais aussi d'une circulation propre et d'une lecture de ces textes qui constituent par elles-mêmes des formes de résistance⁴⁰. Par la micro-histoire, il devient possible de rendre compte des contextes et des

³⁹ L'historiographie permet maintenant de comprendre comment de manière plus générale le crime religieux d'hérésie, considéré comme une contestation de l'ordre de l'Église a pu permettre le développement et le renforcement d'instruments de contrôle comme ce fut le cas en particulier lors du procès des templiers. Voir Jacques Chiffolleau, « Dire l'indicible. Remarques sur la catégorie du nefandum du XII^e au XV^e siècle », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 45^e année, n° 2, 1990, p. 289–324 et Julien Théry, « Une hérésie d'État. Philippe le Bel, le procès des “perfides templiers” et la pontificalisation de la royauté française », *Médiévales*, n° 60, La fitna. Le désordre *politique dans l'Islam médiéval*, 2011, p. 157–185.

⁴⁰ Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, [1976], trad. Monique Aymard, Paris, Aubier, 1980, p. 16.

rapports de force qui déterminent les conditions de lecture et d'interprétation des faits de résistance et, par conséquent, de recontextualiser la production de ces sources.

Faire l'histoire des formes de résistance, c'est au final faire le récit de ce qui a fait obstacle à un récit – construit par la suite comme attendu – des événements⁴¹. Il y a donc dans l'histoire de la résistance, particulièrement au Moyen Âge, un enjeu autour de la production de l'histoire des formes du pouvoir politique et de leur évolution à l'orée des Temps Modernes⁴².

Dans son étude sur les transformations du pouvoir et de la société aristocratique normande entre le XII^e et le XIII^e siècle, Maïté Billoré évoque un processus de curialisation de la noblesse qui, s'il rencontre ponctuellement des résistances, les absorbe largement, comme au sein d'autres principautés, dans l'entourage ducal⁴³. Avec la notion de curialisation, elle renvoie aux travaux de Norbert Elias qui a fait de la curialisation de l'aristocratie résistante un élément central du « procès de société » et des États modernes européens⁴⁴. Par ailleurs, se profile chez

⁴¹ Dans l'introduction d'un volume d'actes sur la genèse de l'État moderne, Jean-Philippe Genet fait de l'État un acteur de sa propre transformation, y compris dans la grammaire du texte historiographique, témoignant par ce biais d'un parti pris téléologique où tout obstacle devient nécessairement une résistance à ce qui doit arriver : *L'État moderne et les élites XIII^e–XVIII^e siècles. Apports et limites de la méthode prosopographique*, dir. Jean-Philippe Genet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 9–18, cit. p. 11.

⁴² La notion même de « Temps modernes » suppose une narration et une tension où tout décalage par rapport à ce regard nécessairement rétrospectif et donc téléologique est vu comme une forme de résistance.

⁴³ Maïté Billoré, *De gré ou de force. L'aristocratie normande et ses ducs (1150–1359)*, op. cit., p. 235. Pour d'autres principautés, on peut citer les études fondatrices pour la France : Jean-François Lemarignier, *Le gouvernement royal aux premiers temps capétiens (987–1108)*, Paris, Picard, 1965 ; Olivier Guillot, *Le comté d'Anjou et son entourage au XI^e siècle*, Paris, Picard, 1972.

⁴⁴ La mise en scène des grands récits du procès de civilisation, devenue dans l'historiographie plus contemporaine le récit de la construction des États modernes européens, est un enjeu central de toute l'historiographie politique concernant le Moyen Âge tardif, comme l'attestent les très nombreux travaux élaborés à partir des

Norbert Elias la conscience claire que ce récit des réductions des résistances dans le processus de « civilisation » produit une tension subtile quant à l'identité pour les Européens⁴⁵. Avec l'histoire de la résistance particulièrement entre le Moyen Âge et la période moderne, il se joue aussi une histoire de la transformation des sociétés européennes dont l'époque contemporaine est l'héritière.

Dans le décalage volontairement introduit dans le récit livré par Romain Bertrand de la rencontre des Occidentaux, des Malais et des Javanais, le travail porte précisément sur le récit de notre modernité occidentale qui se trouve être alors relativisée⁴⁶. En ne plaçant pas les Européens au centre du récit, en ne faisant pas des Orientaux les résistants à un mouvement plus vaste et toujours venu d'Europe, il devient possible de produire des récits historiques nouveaux où les rôles de résistants sont transformés. L'intérêt de décaler le regard vers d'autres terrains permet de mettre au jour de nouvelles fonctions de la résistance. Ainsi, l'étude des révoltes agricoles dans le Japon médiéval – où il y a des révoltes dans les rizières jusqu'en 1918 – permet de déconstruire, en partie avec l'aide d'une historiographie marxiste, les schémas hérités de l'ère Meiji quant à la construction de l'État japonais moderne⁴⁷. En Terre d'Islam, les entreprises historiographiques les plus récentes ont tenté de penser les résistances et les révoltes dans les catégories et les concepts forgés par les auteurs du temps comme Ibn Khaldûn. Cette entreprise

années 1990 autour de Jean-Philippe Genet : *L'État moderne : genèse, bilan et perspectives*, dir. Jean-Philippe Genet, Paris, Éd. du CNRS, 1990.

⁴⁵ Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident* [1939], Paris, Calmann-Lévy, 1990, p. 10–11 ; Florence Delmotte, Norbert Elias : *la civilisation et l'État. Enjeux épistémologiques et politiques d'une sociologie historique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2007, p. 72–73.

⁴⁶ Romain Bertrand, *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (xvi^e–xvii^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 13–14.

⁴⁷ Katsumata Shizuo, « Ikki. Liges, conjurations et révoltes dans la société médiévale japonaise », trad. Pierre-François Souyri, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 50, n° 2, 1995, p. 373–394.

historique fait suite à une tradition d'analyse, elle aussi marxiste, des résistances et des révoltes, particulièrement celle des esclaves⁴⁸. Au Japon, à Java, dans le Frioul ou à Arras, l'enjeu est toujours de décroiser le regard afin de rendre compte des résistances et des résistants à partir de leurs propres logiques qui, précisément, ne sont pas toujours celles de la résistance⁴⁹. C'est là tout l'intérêt de la communication de Sébastien Mazou sur « Les communautés frioulanes à la fin du Moyen Âge : résister aux Ottomans ou aux soldats vénitiens ? », dans laquelle il montre la complexité des logiques et des modalités de résistance des habitants à l'accroissement du pouvoir vénitien.

Une rhétorique de la résistance ?

De nombreux chercheurs ont exploité les sources (documentaires ou littéraires) donnant lieu à des phénomènes de résistance afin d'éclairer l'histoire de la construction d'un État moderne⁵⁰, l'histoire régionale ou locale⁵¹, l'histoire des idées politiques au Moyen Âge⁵².

Néanmoins, au-delà de la logique des acteurs et de leurs motivations à faire acte de résistance, ce numéro vise également à interroger la construction du discours de la résistance. En effet, comment cette résistance est-elle traduite et désignée au sein des sources ? Quels

⁴⁸ Gabriel Martinez-Gros et Emmanuelle Tixier Du Mesnil, « La fitna : le désordre politique dans l'Islam médiéval », *Médiévales*, n° 60, La fitna : *le désordre politique dans l'Islam médiéval*, 2011, p. 5–6 ; Alexandre Popovic, *La Révolte des esclaves en Iraq au III^e–XI^e siècles*, Paris, Geuthners, 1976 ; Id., « La révolte des Zandj, esclaves noirs importés en Mésopotamie », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 65, 2002, mis en ligne le 15 octobre 2004 : <http://cdlm.revues.org/48> (page consultée en juillet 2017).

⁴⁹ Patrick Boucheron, « Les boucles du monde : contours du XV^e siècle », dans *Le monde au XV^e siècle* [2009], dir. Patrick Boucheron, Paris, Fayard, 2012, t. 1, p. 9–45, cit. p. 29.

⁵⁰ Voir les travaux de Jean-Philippe Genet, *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, PUF, 2003.

⁵¹ Des exemples de travaux peuvent être trouvés supra.

⁵² Jacques Krynen, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France : XIII^e–XV^e siècle*, Paris, Gallimard, 1993.

sont les éléments constitutifs du discours de la résistance ? Quelles stratégies (pas seulement des stratégies d'action mais aussi des stratégies discursives) sont développées par les acteurs pour résister contre l'ennemi ? Jonathan Bloch dans son étude s'interroge « La traduction manuscrite de l'Ovide moralisé témoigne-t-elle d'une résistance aristocratique à la culture savante ? » quand Marie-Christine Payne souligne, elle, « La résistance des femmes face au lignage Darnant dans le Roman de Perceforest ».

Les articles de ce numéro révèlent que, au-delà de la spécificité du contexte historique au sein duquel ils sont énoncés, les discours exprimant une résistance (qu'elle soit politique, religieuse ou intellectuelle) présentent des invariants d'ordre structurel, sémantique et lexical, au point qu'ils suggèrent, ou du moins interrogent, l'existence d'une rhétorique de la résistance au Moyen Âge.